(Tiré à cent exemplaires seulement)



LE PARNASSE ORIENTAL

Paraissant Chaque Mois



1903

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE :

EMILE BERNARD

Beth el Baahri - Le Caire (Égypte)

LE SPHINX

Seul, sur l'horizon bleu vibrant d'incandescence,
L'antique Sphinx s'allonge, énorme et féminin.
Dix mille ans ont passé ; fidèle à son destin,
Sa lèvre aux coins serrés garde l'énigme immense.

De tout ce qui vivait au jour de sa naissance,
Rien ne reste que lui. Dans le passé lointain,
Son âge fait trembler le songeur incertain,
Et l'ombre de l'histoire à son ombre commence.

Accroupi sur l'amas des siècles révolus,
Immobile au soleil, dardant ses seins aigus,
Sans jamais abaisser sa rigide paupière,

Il songe, et semble attendre avec sérénité
L'ordre de se lever sur ses pattes de pierre,
Pour rentrer à pas lents dans son éternité.

ALBERT SAMAIN



POÈME [1]

Jeune fille, viens ! Le sage est celui qui laisse la joie seule occuper sa vie.

Que les gens religieux gardent l'eau pour la prière,

Toi, verse-moi de ce vin qui rendra plus exquise la rougeur de tes joues,

J'en veux boire jusqu'à perdre la raison;

Mais bois d'abord, bois sans crainte, et donne-moi la coupe que tes lèvres parfument.

Nous n'avons pour témoins que les orangers qui jettent leurs parfums aux vents, et les ruisseaux rieurs qui s'enfuient.

Que ta voix me chante des choses passionnées, et les rossignols jaloux seront muets;

Mais chante sans crainte, chante-moi des choses passionnées, je suis seul à t'écouter;

Et tu n'entendras d'autre bruit que celui des roses qui s'ouvrent, et le battement de mon cœur.

---

1 Extrait des « Mille Nuits et Une Nuit » Tome XII en préparation.

Je suis seul à t'écouter, je suis seul à te voir, o! laisse tomber ton voile.

Nous n'avons pour témoins de nos plaisirs que la lune et ses compagnes.

O! Penche-toi, et laisse-moi baiser ton front, baiser ta bouche et tes yeux, et ton sein blanc comme la neige,

Ah! penche-toi sans crainte! Nous n'avons pour témoins que les jasmins et les roses,

Viens dans mes bras! l'amour m'embrase, je n'en peux plus!

Mais avant tout, baisse ton voile, car Allah, s'il nous voyait, serait jaloux.

Dr. J. C. MARDRUS



BAGHDAD [1]

[fragment]

ACTE II [scène première]

Sharkân, prince musulman — Abriza, princesse chrétienne — Grain de Corail, suivante d'Abriza — chanteurs — instrumentistes — esclaves, etc... etc...

ABRIZA

Pourquoi donc, o soldat! ce souci dans ton âme
Et que je lis au fond de tes regards ?

SCHARKAN

O dame.!
Ce souci là me vient de ta seule beauté
Devant quoi je me meurs!

ABRIZA

Mon hospitalité,
Ce me semble, devrait dilater ta poitrine ?

---

(1) Drame de Madame **Lucie Delarue-Mardrus** en 4 actes et 5 tableaux, en vers, pour le théâtre Sarah Bernhardt.

SHARKAN

O ma reine ! C'est vrai, tu remplis ma narine
De camphres du Soudan, d'encens et de jasmin ;
Tous ces plats sont dressés pour ma faim ; dans ma main
L'or léger de la coupe éclate ; l'harmonie
Des harpes et doufdoufs enivre mon ouïe ·
Mes yeux sont réjouis des plus riches couleurs,
Et, parmi les odeurs, la musique et les fleurs,
Passent en souriant ces blondes et ces brunes,
Plus douces que du miel, plus belles que des lunes!..
Mais, devant ta beauté, qu'est-ce que tout cela ?

ABRIZA

Ma beauté...

SHARKAN

Oh ! te boire ainsi que ce vin là
Et mourir !...

ABRIZA

Calme-toi, car ta pâleur m'effraie !
Si ton amour pour moi souffre comme une plaie,
Peut-être, beau guerrier, n'ai-je pas eu raison
De t'accueillir pendant trois jours dans ma maison ?

SCHARKAN

Si tu m'avais laissé privé de ta lumière,
Je serais tombé mort au fond de la clairière,
Car, déjà, quand, le soir, tu t'en vas pour dormir,
Moi je passe ma nuit à veiller et gémir !
Pourtant, du bout du doigt, jamais je ne te touche,
Mais je vis de tes cils recourbés, de ta bouche
Plus rouge que le sceau du roi Soleïman,
De ton corps balancé comme un rameau de bân,
De tes ongles taillés dans une cornaline,
De tout ce qui, sous ta tunique, dodeline,
O toi parée ! O toi fardée ! avec tes seins
Dorés captifs de tes étoffes à dessins,
O fondante ! O glissante ! O pesante de hanches,
Qui sembles — descendue au jardin dans les branches —
La lune orientale à son quinzième jour !

(*il retombe*)

Pardonne-moi... je vais m'évanouir d'amour....

ABRIZA

Grain-de-Corail ! Il meurt !... Vite un peu d'eau de roses!
Bien !... Frottes-en son front et ses paupières closes !

(*elles le soignent toutes deux*)

SCHARKAN

(se remettant)

Je vais mieux... Verse encore à boire à mon tourment.

(il tend sa coupe)

ABRIZA

(levant la sienne)

Vois comme ainsi la vie est pleine d'agrément!
Oublie en jouissant la peine qui t'accable!
Mange et bois jusqu'au bout ce festin délectable,
Pendant que la musique et l'odeur des encens
Achèvent de griser complétement tes sens !

SCHARKAN

(buvant)

Tu dis vrai ! Qu'on est bien dans ces coussins de soie !

(aux esclaves)

Verse encor !... Ma raison va s'envoler de joie !

ABRIZA

Sais-tu des vers ? Parmi les dictames, les fleurs,
Les boissons et les mets de toutes les couleurs,
Au dessus des plateaux, des coupes diaphanes
Et des vases d'argent où sont les vins profanes,

Je voudrais, pour combler notre satiété,
Scander à demi-voix des rythmes de beauté.

SCHARKAN

Je ne sais que des vers d'amour ou d'esclavage,
D'amour, quand je regarde, ô Reine, ton visage!

ABRIZA

Dis-les !

SCHARKAN

Voici :
J'avais à l'amie apporté
« Un vin resplendissant à l'égal de ses joues.
« Mais, ayant daigné l'accepter,
« Elle me dit, avec la plus folle des moues :
« Vais-je boire mes propres joues ? »
« Je lui dis. — « Bois sans crainte, ô flamme de mon cœur !
C'est mes larmes, cette liqueur ;
Sa rougeur est mon sang qui coule goutte à goutte,
« Et mon âme tu la bois toute,
« O toi la flamme de mon cœur ! »

ABRIZA

Pour te remercier d'avoir dit cette stance,
Je veux te dire aussi des vers de circonstance :

(elle récite)

« O toi ! cavalier orgueilleux !
« Si j'avais pu de ta venue
« Etre d'avance prévenue,
« J'aurais mis pour tapis le long de l'avenue
« Le pur sang de mon cœur et le noir de mes yeux !
« La fraîcheur rouge de ma bouche,
« La rondeur de mes jeunes seins,
« Le poids de mes cheveux d'or ceints
« Je les aurais portés en guise de coussins,
« O voyageur de nuit, dans le creux de ta couche !...

SCHARKAN

(*hors de lui*)

Tu m'exaltes le cœur jusqu'à me rendre fou !

ABRIZA

Sois calme et dis des vers ; j'en veux encor beaucoup.

SCHARKAN

(*récitant*)

« Les cœurs des hommes, tu t'en joues,
« Depuis Baghdad jusqu'à l'Yémen,

« Car les fruits du jardin d'Eden
« Ont été cueillis sur tes joues ;

« Car ton corps est un rameau d'or,
« Tes seins deux coupes renversées,
« Et tu brilles comme un trésor
« Au fond de toutes les pensées.

« O seulement t'apercevoir
« Pour posséder tous les royaumes
« Quand le henné frais sur tes paumes
« Dessine un brillant oiseau noir ! »

ABRIZA

(*excitée*)

Encor !

SCHARKAN

(*récitant*)

« Dormeuse sous les palmes fortunées.... »

(*s'interrompant de réciter*)

Je ne peux plus ! Assez d'amours imaginées !
Laisse-moi te crier que je t'aime à genoux !...

LUCIE DELARUE-MARDRUS

(inédit)



A L'EGYPTE

Je t'aime, ô terre vaste des rêves et des palmes,
Egypte de mes mélancolies,
En toi se meurent les folies,
En toi tous les élans se calment.

Tu es plus belle que les mers mortes,
Tu es plus tiède que le sein des amantes ;
En toi nos âmes, belles-au-bois-dormantes,
Ne savent plus d'avoir été si fortes...

Je scellerai mes lèvres sur tes routes accablantes,
O terre des silences et des lassitudes,
Je dormirai dans tes arides solitudes
Plus belles que tes plaines verdoyantes ;

Je suis ton fils, ô ma mère première,
Mets en mon âme tes langueurs natales,
Défends-moi des fougues occidentales,
Défends-moi des haines et des colères...

Je veux en toi vivre loin des prophètes,
Je veux vivre loin des amis et des pervers,
Je veux que l'on retrouve dans mes vers
Ta spontanéité simple et parfaite.

Et je serai calme comme des mains qui se posent,
Je serai comme un désir que l'on oublie ;
Berce mon cœur au delà de toutes choses,
Berce mon cœur au-delà de la vie...

LOUIS FLERI.



LA COLOQUINTE

« Anier, sois-tu béni, dont la distraction
sur le sable incolore a laissé se répandre
cette avalanche de citrons
semblables à des boules d'ambre.
Tandis que tu musais sans doute
effarouchant les alouettes
qui sautillent au bord de la route
ou bien suivant de l'œil la légère gazelle
qui fuit sans soulever de poussière sous elle,
ton âne a d'un frisson de croupe
sournoisement éparpillé
la charge amoncelée dans son double panier ;
et, victime à ton tour,
tu t'es laissé duper par le bon compagnon
dont les blessures noircies de mouches
racontent ses coups de bâton.
Mais qu'Allah te protège
et détourne de toi la colère du maître,
car tu m'as délivré d'une cruelle soif ! »

Je me penche, et le fruit résiste sous mes doigts.
Hélas ! j'avais rêvé d'un ânier et d'un âne ;
la coloquinte est un âcre poison,
je pensais tenir un citron.
et ce n'en est que le mirage.

(*Biskra.* 1900)

EDOUARD DUCOTÉ



LA CHAMELLE [1]

La chamelle s'avance dans les sables de Thamed;

Elle est solide comme les planches d'un cercueil, quand je la pousse sur un sentier frayé comme un manteau couvert de raies.

Elle dépasse les plus rapides, et rapidement son pied de derrière chasse son pied de devant.

Elle obéit à la voix de son conducteur, et, de sa queue épaisse, elle repousse les caresses violentes du chameau au poil roux ;

D'une queue qui semble une paire d'ailes d'aigle que l'on aurait attachées à l'os avec une alène ;

D'une queue qui frappe tantôt le voyageur, tantôt une mamelle aride, tombante, ridée comme une outre.

Ses cuisses sont d'une chair compacte, pleine, et ressemblent aux portes élevées d'un château fort,

Les vertèbres de son dos sont souples, ses côtes ressemblent à des arcs solides.

---

(1) Traduit de l'Arabe.

Ses jambes se séparent quand elle court, comme les deux seaux que porte un homme du puits à sa tente.

Les traces des cordes sur ses flancs semblent des étangs desséchés et remplis de cailloux épars sur la terre aride.

Son crâne est dur comme l'enclume; celui qui le touche croit toucher une lime.

Sa joue est blanche comme du papier de Damas, ses lèvres noirâtres comme du cuir d'Yémen, dont les courroies ne se rident point.

Enfin elle ressemble à un aqueduc, dont le constructeur grec a couvert de tuiles le sommet.

TARAFA



SONNET

Sous les draps lourds qu'éclaboussent au mirador
les midis aux moiteurs de siestes qui s'oublient
la Reine attarde encor ses phalanges pâlies
dans l'ombre où la cythare tétracorde dort.

Elle que plus n'enivrent les odeurs d'Endor
farouche mord sa bouche et pleure de folie
tandis que traînant leurs graves mélancolies
des paons viennent rouer dans les rosaces d'or.

Et passent aux lointains les caravanes lentes
le long des déserts roux et des routes brûlantes
vers les cités de nacre aux citrins minarets,

et vont boire l'eau fraîche en les curves sébiles
comme elle qui se pâme en son désir secret,
entr'ouvre dans l'air gourd des lèvres immobiles.

FREDDIE NOURRISSON



COURTISANES ARABES

Des bracelets frappant leurs pieds frêles de biche,
Des bagues à leurs doigts lisses et bien polis,
Au rhytme des colliers, des anneaux et des plis,
Elles marchent, rendant une musique riche.

On croirait voir passer des tabernacles saints
Ornés des présents purs d'une foule croyante ;
Pareils à des soleils rebondissent leurs seins,
Plaqués d'or ou moulés dans l'étoffe voyante.

Leur tête est une idole ou bien un reliquaire ?...
Leurs yeux sont des émaux d'un irréel éclat,
Leurs prunelles de nuit qu'un collyre cercla
Ont des étrangetés de rêve et de mystère...

Des bracelets frappant leurs pieds frêles de biche,
Des bagues à leurs doigts lisses et bien polis,
Au rhytme des colliers, des anneaux et des plis
Elles passent, rendant une musique riche.

Je les suivis longtemps, m'enivrant de leurs gestes,
De leur balancement de navires dormeurs,
Dans les villes du sud aux barbares rumeurs,
Captivé par l'amour de leurs grâces funestes.

Je les suivis longtemps... sans ouir leurs paroles,
Simplement entraîné par leurs airs indolents,
Croyant voir s'animer avec des gestes lents
La splendeur sculpturale et grave des idoles.

Des bracelets frappant leurs pieds frèles de biche,
Des bagues à leurs doigts lisses et bien polis,
Au rhytme des colliers, des anneaux et des plis,
Elles marchent, rendant une musique riche.

Et maintenant qu'ici, dans ce nord plein d'orages,
Il faut salir mes yeux d'un spectacle brutal,
Je les entends encor passer, lointains mirages,
Faisant un bruit charmeur de verre et de métal.

Leur tête est une idole ou bien un reliquaire ?
Leurs yeux sont des émaux d'un irréel éclat,
Leurs prunelles de nuit qu'un collyre cercla
Ont des étrangetés de rêve et de mystère...

EL WAZZAN



POEME[1]

Une vierge est dans mon âme,
qui s'efforce éternellement
à se rappeler un vieil air oublié
qui lui échappe toujours.

Dans mon esprit demeure un enfant
qui attend toujours
avec une espérance qui ne se lasse point,
quelqu'un qui ne vient pas, qui ne vient pas.

J'ai dans mon cœur un vieillard
qui appelle éternellement
quelqu'un qui est très loin
et qui ne répond jamais.

ARCHAG TCHOBANIAN



(1) Traduit de l'arménien moderne.

TRAMONTO

...se cupit ante videri.

A la pointe herbue
Qui repousse vers l'aube
Le méandre hésitant de la rivière alerte
S'effile un peuplier où tremble, rose et verte,
La feuillée où l'avril tisse en chantant sa robe.

...

Au voile si léger des saules transparait
Ta rose nudité, rieuse Galathée.

......

Ris ! car nous t'avons vue :
Le désir que tu hâtes atermoyée
T'a suivie dans la brise et chante autour de toi ;
Ta grâce nue
Est comme un grand voile éployée
Qui rose l'horizon du leurre de ta joie ;

...

Nous t'avons vue, agile Galathée !...

FRANCIS VIÉLÉ-GRIFFIN.

AU JARDIN DES ROSES

Au jardin des roses, un bourdon voltige, et son ombre bleue tourne sur les fleurs. — Le cœur des roses est plein de larmes qui attirent le bourdon.

Au jardin des roses, une rose est folle, et rejette sa gorge en feu sur sa tige. — Le cœur des roses est plein de flammes, qui attirent le bourdon.

Le cœur féminin des roses donne à rêver au bourdon, le cœur des roses, pleurs et flammes, où se réjouissent ses ailes . . . . .

O l'amertume des plus douces choses! haineuse fougue du tendre amour ! quand la rose aimée s'effeuille et se pleure, pétale à pétale, un bourdon au cœur.

PAUL FORT.



MAOUALS[1]

I

— Viens! et, pour m'enivrer, apporte les vins purs!

. . . .

— Déjà la nuit se fait, déjà je vois ta face
Briller comme la lune et conquérir l'espace!

. . . .

— Donne tes lèvres, j'y boirai des raisins mûrs.

II

La bien-aimée apporte sa coupe et du vin;
Et je bois, car sa coupe est calmante à ma fièvre;
Et je vide le vase incliné par sa main;
Mais elle y substitue habilement sa lèvre.

---

(1) Traduit de l'Arabe.



LES CAPTIVES

D'azur comme des yeux, roses comme des bouches,
Autour des blancs hennins, des papillons volaient.
Les massifs palefrois, les destriers farouches,
Dans la cour du joyeux manoir, caracolaient.

Les pages bourdonnants et vifs comme des mouches,
Les dames que les gais chevaliers cajolaient,
Les vieux barons rêvant des jeunes escarmouches,
Les nains, les fous, dont les grelots batifolaient,

Et les soudards, meurtris de bosses et d'entailles,
Et les grands lévriers et jusqu'aux valetailles,
Spectateurs vils de ces tournois hebdomadaires,

Tous, étaient accourus contempler les Captives
Qui, parmi les joyaux des dépouilles votives,
Hurlaient, les poings liés aux dos des dromadaires.

G. ALBERT AURIER.



HÉRODIATE

Hériodiade, fleur de chair au calice
De sa robe brodée de légers oiseaux,
De sa rôbe merveilleuse qui se plisse,
Hériodiade a cueilli le pur calice
D'une rose reposée au bord des eaux.

Au creux d'un vase chimérique de songe
Où de l'eau dort ivre de charme et d'oubli,
Elle a trempé la rose fleur de mensonge,
La rose coupée qui se meurt comme en songe
De ne plus boire aux lèvres du soir joli.

Vient rêver Hériodiade à la croisée.
Son visage de princesse est une fleur
Sur les sépales du corsage posée.
Et les oiseaux de sa robe à la croisée
L'ont enjôlée de leurs baisers cajoleurs.

Cependant qu'au vase tors et clair trempée
La rose aux douces odeurs de Visapour,
L'autre rose a l'air d'une tête coupée
Dont la bouche sanglante s'entrouvre pour
Un baiser tragique de mort et d'amour.

TRISTAN KLINGSOR.



GHAZEL [1]

Si je voyais cette enchanteresse dans mon sommeil, je lui ferais le sacrifice de mon esprit et de ma foi.

Si un instant je pouvais placer mon front sous la plante de son pied,
Je ne tournerais plus mon visage vers la terre.

Si elle me disait : Ce pied est un esclave dans ma cour,
Je placerais ce pied sur la neuvième sphère céleste.

Oh ! ne dénoue pas ces tresses à l'odeur de jasmin ;
Ne fais pas honte aux parfums de la Chine !

Oh ! Rafi-Eddin avec candeur et sincérité, fais de la poussière qu'elle foule le chemin de ton front.

RAFIN-EDDIN.

(1) Traduit du Persau.



GHAZEL [1]

Quel est le plus épars, de tes cheveux ou de mes sens? Quel est l'objet le plus petit, ta bouche ou le fragment de mon cœur brisé ?

Est-ce la nuit qui est la plus noire, ou ma pensée, ou le point qui orne ta joue ? quel est le plus droit, de ta taille, d'un cyprès, ou de mes paroles d'amour ?

Qui va chercher les cœurs ? ton approche ou mes vers qui épanouissent l'âme ? Quel est le plus pénible, de tes refus ou de mes plaintes qui brûlent ?

CHAHPOUR ABHARI.

(1) Traduit du Persan.



DÉSERT

Incandescente mer, lit des chaleurs mystiques,
O prêtre des Ennuis et des Recueillements,
Qui traîne à nobles plis ses amples vêtements
Sous le ciel, et se tait en haine des cantiques,

Je m'arrête à ton seuil, pour voir grandir encor
Mon âme, autre désert qu'aucun humain n'habite
Et qui gît, flagellée, ainsi qu'un cénobite,
Dans le cloître sans fresque et morne de mon corp.

Je te regarde, ô Sable ! ô poussière des mondes
Dérouler ton roulis de hautes vagues blondes
Jusques à ces lointaines d'horizons violets,

Contemplant — comme en moi — dans tes ondes cruelles
Descendre — dons promis aux seuls inviolés —
Le Mystère et la Paix des nuits spirituelles.

EL WAZZAN.



AU JARDIN DES ROSES

Au jardin des roses, un bourdon voltige, et son ombre bleue tourne sur les fleurs. — Le cœur des roses est plein de larmes qui attirent le bourdon.

Au jardin des roses, une rose est folle, et rejette sa gorge en feu sur sa tige. — Le cœur des roses est plein de flammes, qui attirent le bourdon.

Le cœur féminin des roses donne à rêver au bourdon, le cœur des roses, pleurs et flammes, où se réjouissent ses ailes . . . . .

O l'amertume des plus douces choses! haineuse fougue du tendre amour ! quand la rose aimée s'effeuille et se pleure, pétale à pétale, un bourdon au cœur.

PAUL FORT.



MAOUALS[1]

I

— Viens! et, pour m'enivrer, apporte les vins purs!
. . . .
— Déjà la nuit se fait, déjà je vois ta face
Briller comme la lune et conquérir l'espace!
. . . .
— Donne tes lèvres, j'y boirai des raisins mûrs.

II

La bien-aimée apporte sa coupe et du vin;
Et je bois, car sa coupe est calmante à ma fièvre;
Et je vide le vase incliné par sa main;
Mais elle y substitue habilement sa lèvre.

---

(1) Traduit de l'Arabe.



LES CAPTIVES

D'azur comme des yeux, roses comme des bouches,
Autour des blancs hennins, des papillons volaient.
Les massifs palefrois, les destriers farouches,
Dans la cour du joyeux manoir, caracolaient.

Les pages bourdonnants et vifs comme des mouches,
Les dames que les gais chevaliers cajolaient,
Les vieux barons rêvant des jeunes escarmouches,
Les nains, les fous, dont les grelots batifolaient,

Et les soudards, meurtris de bosses et d'entailles,
Et les grands lévriers et jusqu'aux valetailles,
Spectateurs vils de ces tournois hebdomadaires,

Tous, étaient accourus contempler les Captives
Qui, parmi les joyaux des dépouilles votives,
Hurlaient, les poings liés aux dos des dromadaires.

G. ALBERT AURIER.



HÉRODIATE

Hériodiade, fleur de chair au calice
De sa robe brodée de légers oiseaux,
De sa robe merveilleuse qui se plisse,
Hériodiade a cueilli le pur calice
D'une rose reposée au bord des eaux.

Au creux d'un vase chimérique de songe
Où de l'eau dort ivre de charme et d'oubli,
Elle a trempé la rose fleur de mensonge,
La rose coupée qui se meurt comme en songe
De ne plus boire aux lèvres du soir joli.

Vient rêver Hériodiade à la croisée.
Son visage de princesse est une fleur
Sur les sépales du corsage posée.
Et les oiseaux de sa robe à la croisée
L'ont enjôlée de leurs baisers cajoleurs.

Cependant qu'au vase tors et clair trempée
La rose aux douces odeurs de Visapour,
L'autre rose a l'air d'une tête coupée
Dont la bouche sanglante s'entrouvre pour
Un baiser tragique de mort et d'amour.

TRISTAN KLINGSOR.



GHAZEL [1]

Si je voyais cette enchanteresse dans mon sommeil, je lui ferais le sacrifice de mon esprit et de ma foi.

Si un instant je pouvais placer mon front sous la plante de son pied,
Je ne tournerais plus mon visage vers la terre.

Si elle me disait : Ce pied est un esclave dans ma cour,
Je placerais ce pied sur la neuvième sphère céleste.

Oh ! ne dénoue pas ces tresses à l'odeur de jasmin ;
Ne fais pas honte aux parfums de la Chine !

Oh ! Rafi-Eddin avec candeur et sincérité, fais de la poussière qu'elle foule le chemin de ton front.

RAFIN-EDDIN.

(1) Tradult du Persau.



GHAZEL [1]

Quel est le plus épars, de tes cheveux ou de mes sens? Quel est l'objet le plus petit, ta bouche ou le fragment de mon cœur brisé ?

Est-ce la nuit qui est la plus noire, ou ma pensée, ou le point qui orne ta joue ? quel est le plus droit, de ta taille, d'un cyprès, ou de mes paroles d'amour ?

Qui va chercher les cœurs ? ton approche ou mes vers qui épanouissent l'âme ? Quel est le plus pénible, de tes refus ou de mes plaintes qui brûlent ?

CHAHPOUR ABHARI.

(1) Traduit du Persan.



DÉSERT

Incandescente mer, lit des chaleurs mystiques,
O prêtre des Ennuis et des Recueillements,
Qui traîne à nobles plis ses amples vêtements
Sous le ciel, et se tait en haine des cantiques,

Je m'arrête à ton seuil, pour voir grandir encor
Mon âme, autre désert qu'aucun humain n'habite
Et qui git, flagellée, ainsi qu'un cénobite,
Dans le cloître sans fresque et morne de mon corp.

Je te regarde, ô Sable ! ô poussière des mondes
Dérouler ton roulis de hautes vagues blondes
Jusques à ces lointaines d'horizons violets,

Contemplant — comme en moi — dans tes ondes cruelles
Descendre — dons promis aux seuls inviolés —
Le Mystère et la Paix des nuits spirituelles.

EL WAZZAN.



GHAZEL [1]

O palmier du désert de ma vie, sous l'ombrage de ton amour j'ai reposé ma fatigue ;

Et tu m'as versé la fraîcheur de ton être, épanoui comme une bénédiction.

J'ai dormi sous tes feuilles par les brûlants soleils, et, la nuit alors que les étoiles diamantées paraient ta chevelure,

J'ai dormi dans ton ombre et sous ta tendresse, comme l'étang, par l'été torride, à l'abri du sycomore.

Et mes yeux, ainsi que l'eau rêveuse, ont miré de reconnaissance ton front splendide et le ciel.

O palmier du désert de la Vie, tu as désaltéré la soif du voyageur à la fleur de cette bouche où se mangent les dattes sucrées, réconfortantes et savoureuses de vivifiants et inépuisables baisers !

Et sur moi pendent les régimes mûrs de ta gorge, offrandes à mon désir toujours à tes pieds.

CHAMS-EDDIN-PACHA.



(1) Traduit de l'Arabe.

L'OFFRANDE

Privé des hauts lotus, de l'hommage fervent
Des laques, des airains, des riches banderolles,
Et des coussins de soie et des portières molles,
C'est un temple très humble, en face d'un couvent,

Chapelle à peine close, il y pleut si souvent
Que le seuil détrempé se couvre d'herbes folles.
Seuls quelques bambous creux, couronnés de corolles,
Entourent le Bouddha, mal protégé du vent.

Mais si l'on offre au dieu la rouge fleur d'un cierge,
Et la libation dont frissonne l'eau vierge,
Son corps de bronze emprunte aux rubis du flambeau

Un clair manteau de pourpre où des diamants glissent;
Il s'érige irréel et somptueux et beau,
Avec des reflets d'or nimbant ses cheveux lisses.

GASTON DANVILLE



ICARE

Fougueux, sa chevelure fouettée des vents de mer, quel homme traîne ainsi le vertige à ses pieds? Son long cri de triomphe enlace les vallées de longs cercles d'échos tournoyant dans les airs.

Aurore! est-ce un esprit échappé de l'enfer? Quel homme avec deux ailes d'or s'est envolé! Il traverse en criant le ciel couleur de chair, qu'une aube verte encore glace de ses lauriers.

Il va. Le soleil monte. Il atteint sa lumière, se couvre des rayons comme de plumes d'or, les perce de ses ailes, et va plus vite encore. Son image et son ombre le suivent sur la mer.

Il court, il nage, il monte dans la chaude atmosphère, et s'y roule et s'y plaît. Quel homme ose voler ? A la renverse, il plonge, et c'est l'azur! O sphères!... Son épaule plus largement a palpité.

Que l'azur est aisé ! Il y tombe en volant; son vol semble à loisir couler en gravissant. Il traverse, il déchire la grille bleue des vents, et rit, ayant brisé leur fragile prison.

La terre le regarde: il n'est plus qu'un point faible, un point d'or qui se perd dans les vols d'hirondelles. Lui, cherchant dans l'abîme son image incertaine, rit de voir, sur la mer, Icare décroissant.

Il rit, il vole, il monte, il a des ailes! Il fait pour son plaisir la conquête du ciel, sur ses membres luisants voit l'azur qui le frôle, et frotte amoureusement sa joue sur son épaule.

La terre l'a suivi, les hommes l'ont suivi — amour! — les yeux des hommes et les sommets du monde. L'effort d'un seul amour! a vaincu l'inertie, et la mer, qui le mire, s'est levée vagabonde.

De nouvelles montagnes s'ébauchent dans un cri. La terre parle et s'émeut: les rochers et les chênes, les plateaux de bruyère où s'étirent les nuits, sont sa voix. Oh! parlez en vous sculptant, les plaines!

Et la foule des hommes, ardente, s'est levée, et tous les hommes sentent, sur les rochers gravis, levant les yeux, levant les bras vers l'insensé, les veines de leur front battre d'amour pour lui!

Icare, cependant, suit son vol qui l'amuse. Il connaîtra le ciel et d'où nous vient le feu, et, comme sur la mer affleurent les méduses, il verra, de l'azur, sortir les fronts des dieux.

Ah! que vient-il ravir? il veut connaître, il aime. Ah! qui veut-il surprendre? il vient voir pour aimer. Qu'y-a-t-il derrière ce bleu? les dieux qu'on aime. « S'il n'est que moi qui passe, s'il n'est rien dans les cieux.

Je suis Icare enfin! s'il n'est que moi, je m'aime! O dire enfin: mes frères les hommes, nul ne blasphème que contre soi. Grand ciel! si chacun est son dieu, les hommes pourront bien alors s'aimer entre eux. »

— Et tes ailes de cire fondaient... O dieux barbares ! La foudre vint ravir tes ailes périssables. Va, suis l'orage, tombe, reviens-nous, doux Icare !-Mêlons nos pleurs d'amour aux gouttes innombrables.

Mais toi, Grèce, ô pays des gouffres et des ailes, limpide du cristal des vallons abrités, dans ton geste de foi vertigineux plus belle, demeure vers l'azur éternellement sculptée !

PAUL FORT



SAÏDIENNE

Très somptueuse, rhytme à tes anneaux sonores
Les battements des cœurs silencieux qu'éveillent
Tes yeux, qui dans ta peau de nuit sont des fulgores
Très somptueuse, rhytme à tes anneaux sonores
Ton corps harmonieux, noir palmier du soleil.

De tes deux bras lascifs où les bracelets chantent
En gouttes de lumière et en gouttes de son,
De tes bras balancés en palmes nonchalentes,
De tes deux bras lascifs où les bracelets chantent
Fais les anses de l'urne arrondie à ton front.

Et quand tu passeras près de moi, somptueuse,
Semblable à la prêtresse œuvrant pour Hopi-Mou,
Vivant granit, idole encore voluptueuse,
Et quand tu passeras près de moi, somptueuse,
Un temple surgira du sable et des remous.

Lors quelques hauts palmiers debout sur le désastre
Des passés engloutis et des présents trompeurs,
Eléveront sur toi la plinthe et le pilastre ;
Lors quelques hauts palmiers surgis sur le désastre
Feront choir sur tes pas leurs orantes rumeurs.

SKANDER SABBAG



GHAZEL [1]

Tes yeux d'un éclat diamanté, je les aime, quand, à la fenêtre de tes cils bordés de kholl,

Ils me regardent dans une rêverie indolente, ainsi que la lune claire dans la nuit.

Tes mains, je les adore, quand parées de bracelets, elles imitent le bruit d'un lustre que la brise du soir fait murmurer de tout son cristal.

Tes doigts, je les baise, quand ils se gantent de henné et que leurs ongles sont pareils à des pétales de fleurs pourpres qui seraient encore effeuillées au bout de tes mains.

Tes seins, je les regarde avec dévotion, quand, l'un près de l'autre, ils se rapprochent comme épris de se baiser.

Ton ventre me séduit, quand la volupté s'y écrit en tatouages d'azur ;

Et ta bouche appelle tous mes sens, quand, sous la caresse du fard, elle s'épanouit comme une rose sanglante sur le camélia blanc de ton visage.

ACHMED-ABDALLAH-BEN-MOHAMMED.



(1) Traduit de l'Arabe

VENISE

Pour Georges Docquois,

Jadis tes voiliers, aux poupes bizarres,
Dès l'aube, sillonnaient les vastes mers.
Vers les Cités d'or du Levant barbare
Voguait ton "Lion," aux griffes de fer.

Maintenant -vois!- ton Campanile croûle,
Comme un vieillard exténué, trop las,
Tandis qu'à l'entour les pigeons roucoulent,
Et c'est triste et lugubre comme un glas.

L'histoire d'un règne d'airain t'écrase.
Tu meurs sous un trop glorieux passé.
Ta Vie - o Ville - n'est plus qu'une extase,
Et ton geste - pour l'Effort - s'est lassé.

*   *   *

Maintenant, tu n'es plus que Somnolence,
Princesse jolie aux Eaux-d'oubli-dormant !
Somnolence - que berce la cadence
Lente - d'une ritournelle d'amant.

Tu n'es plus que la légende vieillotte
Que fredonnent - le soir - les gondoliers...
Une lueur - très pâle - qui tremblotte
Aux sommets de très anciens Chandeliers...

A. E. GALLOIS.



THAÏS

I

Alexandras, l'épique enfant de Zeus Ammon,
Mange et boit et s'enivre après la ville prise
Dans le palais taillé dans le marbre et le mont;

Et les hommes-lions, sculptés de pierre grise,
Inutiles gardiens des murs et du trésor,
Regardent le héros boire aux coupes qu'il brise,

Cependant que la fauve avalanche de l'or
Splendidement s'abat sur la massive table
Comme un grand oiseau roux au fulgurant essor,

La rauque orgie et la clameur épouvantable
Hurlent, et le troupeau des Hellènes vainqueurs
Mugit: tels les taureaux dans la nocturne étable;

Et parmi les péans discordants et les chœurs,
Et les parfums de la Sabée et le cinname,
Et la vapeur des vins et des chaudes liqueurs,

La torche en main, Thaïs, la bacchante qui clame,
La courtisane blanche et droite comme un lys
Revêt de pourpre ardente et couronne de flamme

La ville antique aux toits d'argent, Persépolis.

II

O ville, amas ancien de rêve et de superbe,
Dressée en moi sur tes inébranlables fûts,
Qui te rabaissera jusqu'au niveau de l'herbe?

Monceau de souvenirs étranges et confus,
Peuple mystérieux de muettes images,
Qui donc rendra la plaine au chant des bois touffus?

Qui chassera de moi les rites et les mages
Et sur les noirs débris du temple renversé
Fera monter des cris d'oiseaux et de ramages?

Quelle torche, ô mon cœur, sur ton marbre glacé
Etendra des lueurs sanglantes et sur l'âme
Lâchement assoupie et sur l'esprit lassé

Dardera la splendeur de ses langues de flamme?

PIERRE QUILLARD.



TRISTESSE D'ÉTÉ

Le soleil, sur le sable, ô lutteuse endormie,
En l'or de tes cheveux chauffe un bain langoureux
Et, consumant l'encens sur ta joue ennemie,
Il mêle avec les pleurs un breuvage amoureux.

De ce blanc Flamboiement l'immuable accalmie
T'a fait dire, attristée, ô mes baisers peureux,
« Nous ne serons jamais une seule momie,
Sous l'antique désert et les palmiers heureux! »

Mais ta chevelure est une rivière tiède,
Où noyer sans frissons l'âme qui nous obsède
Et trouver ce Néant que tu ne connais pas.

Je goûterai le fard pleuré par tes paupières,
Pour voir s'il sait donner au cœur que tu frappas
L'insensibilité de l'azur et des pierres.

STÉPHANE MALLARMÉ.



PROMENADE

Hier, tous deux auprès du Nil aux canges blanches,
Nous souriions en une paix de beaux dimanches,
Ta robe claire dans le vert, et sous ma main
Ta main, qu'éloigne encor trop de moi chaque humain.

Tout était bleu, le ciel et les ombres des arbres,
Et le lointain, et le grand fleuve,
Et les ponts blancs aux beaux éclats brillants de marbres,
Et le saule ainsi qu'une veuve.

Tout était bleu, le paysage et notre sein,
Et l'ombre austère aux avenues ;
Ce fut un jour céleste, un jour plus saint
Que tous, avec ces bleuités partout venues.

*
* *

Le vent chantait dans les rameaux et sur les ondes,
Dans les remous on entendait la voix des mondes,
Les fleurs s'ouvraient ou germaient toutes, ce beau jour.

Dis ! n'as-tu pas ouï chanter en moi l'amour?

Le vent gonflait la harpe blanche des voilures,
Le flot fuyait, montrant le ciel dans ses rayures,
A tout zéphyr tout se livrait, rien n'était sourd.

Dis! n'as-tu pas ouï gonfler mon sein d'amour?

Et vers le soir, tout s'endormant aux joies écloses,
Tout, radieux, se refermant pour mieux prier,
Fleur, feuille, œillets, lotus, volubilis et roses,
Ne vis-tu pas mon être en toi se replier?..

GUILLAUME DANTAN



A UNE PETITE STATUE

CHALDÉO-ASSYRIENNE

Toi qui n'eus qu'un passé d'idole humble et fragile,
Voici que, dans la gaine étroite des contours
Nourris de l'or des dieux et du granit des tours,
Les siècles font un socle à ta gloire d'argile.

Clouée au mur sourit ton apparition,
Et le regard songeur et pieux qui t'englobe
Croit voir, dans les pâleurs de l'inhumation,
La terre de Chaldée encore sur ta robe.

Le fantôme du sombre et royal Orient
S'est roidi dans l'horreur tranquille de ta pose,
Et, comme en ceux des Sphinx que crispe l'ankylose,
Dans tes yeux émoussés regarde le Néant.

Mais ton sourire vit, ô roi, Prêtre barbare
Des longues voluptés du passé fabuleux!
Babylone te coiffe ainsi qu'une tiare
Et brûle en cette moue au sens mystérieux.

Et je veux élever mes mains sacerdotales
Dont reluit chaque doigt quadruplement bagué
Pour que l'air mécréant de ce temps soit nargué
Par leur chair toute nue où pèsent des opales,

Par leur chair d'aujourd'hui dont le geste incrusté
S'offre, dans la douceur d'un rite énigmatique,
Au calme, à l'ironie, à la perversité
Qui retrousse à demi ta bouche asiatique.

LUCIE DELARUE MARDRUS.



LES GUERRIERS

Des guerriers ont poussé des clameurs véhémentes.

Clos la fenêtre, ô ma belle à la voix dormante,
Clos la fenêtre aux bouts de piques paraissant,
Aux ondoiements et aux flottaisons des bannières,
Pauvres loques allant vers la beauté dernière
De la mort inutile et facile et du sang...

— Les guerriers...
— Non, te dis-je, et puis, clos la fenêtre,
Baisse les rideaux lourds où flambent des féeries,
Défaisons l'écheveau latent des rêveries,
Et laisse-moi me voir et me sentir renaître...
Que peut nous faire la beauté d'un geste fou ?
Qu'importent ces ardeurs héroïques et vaines ?
Oh ! regarde courir le sang bleu de nos veines?
Et parlons-nous de nous, uniquement de nous...

—Les guerriers !...

— Non... Ta voix rythmique et monotone
Où jamais une discordance ne détone,
Ta voix claire, ta voix calme des jours anciens,
Ta voix l'as-tu perdue? Ou, si tu t'en souviens,
Dis-moi ta voix, ta voix unique qui persiste.
Quand tu parles j'entends des couleurs d'améthyste
Et je vois des azurs mauves se délayer...
Des palais s'ouvrent où sommeillent des princesses
Les seins nus, attendant les futures ivresses
Des chevaliers errants prêts à les réveiller...
— Les guerriers! Les guerriers!...

— Mais non, mais non, te dis-je!
Tu as clos la fenêtre et baissé les rideaux ;
Regardons notre vie intime et le prodige
De ta voix lente où s'infusent des fraîcheurs d'eau...
L'ennui va resplendir en nous comme une gloire
Et ce sera l'éclosion des souvenirs,
L'ennui va nous parfaire au Rêve, et nous offrir
La spontanéité des mots évocatoires !...
— Les guerriers! les guerriers ! les guerriers !

— Ah tais-toi!
Tu ne sais pas le glaive incisif que tu lèves !
Et si tu ne crois plus à la beauté du Rêve,

Si tu n'as plus ni ton silence, ni ta foi,
Si tu trembles d'une nouvelle inquiétude,
Si ton âme a senti crier la vie en elle,
Si tu ne peux t'enclore en notre solitude,
Qu'elle te prenne lors la chimère éternelle.
Ouvre et fais éclater les volets! Lance-toi!
Mêle ta voix aux cris du sang et de la haine!
Et la banalité suprême et souveraine
T'enivrera de gloire rouge et de lauriers!..
les guerriers..!
les guerriers,
les guerriers,
— Les guerriers,

LOUIS FLERI



LE JET-D'EAU

Dans le bosquet des orangers,
Des lauriers-roses et des roses,
Un jet-d'eau choit dans une vasque
Après avoir ébloui l'air
De sa riche écharpe d'argent ;

Et chaque fois son fût d'albâtre
Soudain couvert et découvert
Prend une apparence de chair.

Des oiseaux viennent se poser
Et se pencher sur le rebord
Comme s'ils venaient là puiser
Le philtre de leurs chants folâtres ;

Quatre lions qu'habille d'or
Le soleil pur
Et que le ciel revêt d'azur
Lui sont une garde vermeille.

***

O mystérieux édifice
Que fais-tu dans ce beau jardin
Que tu remplis de tes délices
Et que tu pares en éden ?

N'es-tu qu'un passager caprice
Ou simplement signifies-tu
La Fée éparse en les calices
Se voilant et se mettant nue ?.....

JEAN NICODÈME



REPOS

à L. FLERI

Repos ! Paix du soleil et paix des grands murs blancs,
Paix d'un cyprès debout, immobile et mystique,
Mort des bruits de la vie, calme éveil ascétique,
Ascension de l'âme à ses désirs tremblants !

Extase de se vivre aussi dans une extase
Et de se rafraîchir à l'ineffable attrait
D'une onde de bonheur coulant des lieux abstraits,
Et de pencher son cœur assoiffé vers ce vase.

Oh ! ne jamais ouir vos chocs industrieux
Humains, d'un vil effort déformant la matière !
Se bercer de douceur, de candeur, de lumière,

N'écouter que la Paix aux sons harmonieux,
Et boire, boire enfin la magique dolence
Aux coupes de cristal du bienfaisant Silence !

EL WAZZAN



LE PONTIFE

Sur sa cathédre d'or, rigide, le pontife
Est assis, dominant le naos et la nef,
L'urœus éclatant roule autour de son chef ;
A ses pieds un grand Sphinx baillant tire sa griffe.

Le murmure des soirs égyptiens se tait;
Sur le Nil rose, la descente des gabarres
Arrive de l'Asie et des pays barbares
Dans le calme profond de ce couchant d'été.

Il est vieux et tout blanc, le pontife ; il contemple
De son regard éteint les gloires d'aujourd'hui,
Car les temps anciens dans ses rêves ont fui;
Un rayon de Soleil danse au parvis du temple.

Osiris va mourir aux sables du désert
Et la splendeur des nuits va planer sur l'Egypte. —
Le Vénérable, assis dans la divine crypte,
En repassant ses jours, sait qu'il a bien souffert...

Et pourtant il fut grand ! Et la Thébe aux cent portes
A baisé la poussière auguste de ses pas,
Et le Soleil l'a vu vaincre bien des combats
Dans les couchants passés et les aurores mortes.

En sa vieillesse encore il est grand, protégé
Par les dieux supérieurs que tout croyant vénère ;
On le respecte, et sur sa tête centenaire,
C'est en vain que les ans trop pareils ont neigé!

Le pauvre en ses palais a trouvé des refuges ;
Il est béni du juste, au méchant odieux,
Et sait par cœur les mots qu'il faudra dire aux dieux
Devant le Tribunal des quarante-deux Juges.

Il rêve... L'encens doux et lourd lentement fume
Spirale mince et bleue endormant le regard,
Et devant le naos où songe Phta, le nard
Dans les trépieds d'airain longuement se consume.

Il revoit les oiseaux venus de bien des lieues
Dans les jardins du temple où l'eau coule en chantant,
L'étoile de Sothis et les fêtes d'antan
Et les fleurs de lotus des pollacides bleues.

Il adora Pooh dans la Bâri mystique
Que traînent les chacals consacrés à la Nuit...
Mais rien n'a pu guérir l'inguérissable ennui,
Et sa pâle vieillesse erre sous le portique,

Sous le portique blanc du temple d'Osiris
Où Rhamsès fit sculpter sa figure muette
Et que chanta jadis Pentaour le poète
Dont il a déclamé les sublimes écrits...

La prière a demi murmure sur ses lèvres
Psalmodiant encor le Rituel des Morts.
Il a peur de Typhon, de Set et des Remords,
Et du lac Mœtis où frissonnent des fièvres...

C'est fini ! — jamais plus il ne pourra rêver !
Jamais plus, calculant les célestes désastres,
Il ne suivra le cours fatidique des astres ;
Sa vie, ô désespoir ! déjà va s'achever !

Ce qu'il pleure, le vieux pontife dans sa gloire,
Ce n'est pas la jeunesse et ce n'est pas l'amour,
Ce ne sont pas les vers que chanta Pentaour,
Ou bien le souvenir d'une ancienne victoire...

L'émeraude et l'onyx brillent sur ses habits ;
Il est triste, le prêtre auguste et vénérable,
Et contemple ce soir, dans un ciel adorable,
Tourner éperdûment le vol lent des ibis...

C'est qu'il n'a pas trouvé le mot du grand Problème,
C'est qu'il n'a pas vaincu le sourire du Sort,
Et qu'il n'a pu saisir le Mystère de Mort
Que sous sa griffe rose a caché le Sphinx blème.

Et le pontife assis au trône en marbre vert
Sur la cathèdre d'or où le couchant éclate
Semble vêtu de pourpre et coiffé d'écarlate.
L'Orbe énorme a sombré aux sables du désert.

La Nuit monte, une nuit sans brises et sans voiles,
Le pontife est perdu dans son rêve sans fond
Et contemple le signe inlassable que font,
Les célestes anneaux de la chaîne d'étoiles...—

Il songe; pas un bruit nocturne, pas de vent ;
Le temple est embaumé de laurier et de cèdre
Et, sous le pied de marbre et d'or de la cathédre
Le sourire du Sphinx est devenu vivant.

EMMANUEL AEGERTER



LA DANSE

A travers le brouillard lumineux des sept voiles
La courbe de son corps se gonfle vers la lune,
Elle se touche avec sa chevelure brune
Et ses doigts caressants où tremblent des étoiles.

Le rêve d'être un paon que déploierait sa queue
La fait sourire sous son éventail de plumes;
Elle oscille au milieu d'un tourbillon d'écumes
Et cambre l'arc léger de son écharpe bleue.

Presque nue, avec son dernier voile, flot jaune,
Elle fuit, revient, tourne... et passe. — Au bord du trône,
Le grand vieillard royal la supplie et l'appelle.

Fugitive, qui danse avec une fleur noire,
Et traîne dans le sang comme une aile de gloire
L'ombre fatale de la lune derrière elle.

PIERRE LOUYS



A UNE ÉGYPTIENNE

Je regrette les temps passés, les temps défunts,
Les temps où tu serais dans ta splendeur unique
Visible à mes regards, sous la mince tunique
Qui vêtirait ta chair de gaze et de parfums.

Je regrette les temps partis pour d'autres cieux,
Les temps divins, les temps royaux, pharaoniques,
Où je t'aurais pu voir passer sous les portiques
Un lotus blanc piqué parmi tes cheveux bleus.

Alors tu serais belle emmi tes indolences,
Plus belle encor qu'en ce jourd'hui. Dans tes silences
Tu garderais l'énigme chère aux Sphinx sacrés ;

Et, l'immobilité divine ornant ta face,
Je pourrais lire en toi chaque désir qui passe
Ou contempler tes dents et tes ongles dorés.

SKANDER SABBAG



TERA

Un sourire léger dort en la face glabre
Du haut Bouddha de bronze, aux prunelles d'émail.
Les deux lèvres d'airain simulent un portail,
Avec des courbes sœurs, double croissant d'un sabre,
Ironiques linteaux barrant d'ombre macabre
Le lumineux perron des dents en éventail.

Le vieux temple est empli d'une frêle harmonie
Qui monte vers l'idole — holocauste d'odeurs,
Douces vapeurs de myrrhe et fantômes rôdeurs
Des chrysanthèmes à la corolle jaunie,
Parfums exaspérés des lys en agonie,
Effluves d'encens lourds et suaves tiédeurs. —

Entre les murs laqués, rehaussés de cinabre,
Dans l'ombre du plafond et la nuit du décor
Où sommeille le dieu sous une tiare d'or,
Le fabuleux dragon des légendes se cabre
Au piédestal d'argent d'un large candélabre
Que sa gueule impuissante éternellement mord.

GASTON DANVILLE



MAOUALS (*)

I

Ta bouche est un coffret recouvert de soie sanglante,

Que le Désir entr'ouvre pour y faire resplendir des colliers de perles et de nacre ;

C'est une grenade de chair, un fruit que les fruits admirent.

Quand je t'offre l'écrin vert des pastèques, vous vous souriez d'un sourire égal : toi de tes dents claires dans tes lèvres pourpres, elles de leurs jeunes pépins dans une neige rose.

II

Maintenant, en passant dans le jardin, j'ai vu un arbre.

Et à ses pieds, dans l'eau d'un bassin, un blanc nuage,

Et l'arbre s'efforçait de mirer dans le bassin, désireux de se mêler au nuage ; mais il n'y parvenait pas.

Et le nuage a disparu.

Ainsi suis-je, ô claire nuée de mon ciel :

Dans le lac de l'amour je mire en vain ma rigidité près de ta clarté; je ne me mêle point à toi, et tu me fuis.



(*) *Traduit de l'arabe*

PORTRAIT

J'aime une femme étrange et belle, une persane
Au teint pâle, aux yeux peints d'une savante touche,
Aux regards avivés par le fard et les mouches,
Aux provocantes toilettes de courtisane.

Drapée emmi des flots d'étoffe vive, elle a
Quand elle marche un air indolent de sultane,
On dirait sur les mers l'aller de la tartane...
Pour son repos rêveur nul sphinx ne l'égala.

Je l'aime nue à cause de ses lignes calmes,
A cause de ses seins menus, de ses bras chers,
Gracieux ainsi que la souplesse des palmes ;

Mais à cause surtout, en ses blancheurs de chair
— Evoquant l'impudeur d'antiques esclavages —
De son nombril orné d'arabesques sauvages.

EL WAZZAN



L'AUTRE JOUR

L'autre jour tu avais mis ton sarreau bouffant
Et peint tes yeux d'étrange sorte,
C'étaient deux astres à deux portes ;
Ton corps ondulait en marchant,
Et le rythme de tes babouches
Et de tes bracelets d'argent
Etait l'orchestre de la danse
Où tout toi se semble donner.

Tu avais fait de tes cheveux
Une parure à ton visage
Et mis des mouches,
Etoiles noires dans les cieux
Crépusculaires de ta chair
Ornée de tatouages.

Ta bouche, ravivée au fard,
Etait la pivoine gourmande.
Qui fait mourir et qui quémande.

Tes sourcils n'étaient qu'une barre.

Traduit de l'Arabe.

Des colliers croulant dans le creux
De tes deux seins captifs des soies
Cerclaient ton col gras et nerveux
De leurs joies.
Comme un fleuve naissant qui sort,
Ils descendaient de tes épaules,
Beaux monts marbrés de nacre et d'or ;
Et tes cheveux étaient leurs saules.

Tes mains, par le henné fleuries,
Semblaient gantées
De fines dentelles ourdies
Chez les fées.

Et tu marchais en balançant
Tes larges flancs,
Saturant l'air d'un vague encens
De jasmins blancs ;

Et tu venais, et je croyais voir la statue
Que quelque prêtre a préparée,
M'offrir sa forme très parée ;
Car sous le fard, tu t'étais tue.

Et j'entendais, comme d'un lustre,
A chaque frisson de tes pieds,
Un bruit de verre et de cristal,
Telle une brise, en tes colliers...

MOHAMMED EL CHÉRIF

DÉCLIN DE JOURNÉE

Au Kandjiar du fleuve, au loin courbant sa lame,
Le couchant met une escarboucle, avant qu'en lui
Tombe le rêve bleu d'un somptueux minuit
Que l'étoile à l'azur impollué proclame.

Et l'or naît, découpant deux cônes fabuleux
Dont les bouts ont de seins les vivantes allures ;
Le sable saigne aux dards des ultimes brûlures
Noyant dans l'horizon ses ressacs nébuleux.

La ville s'emmitouffle aux gazes merveilleuses
Que ce soir agonise en maintes voluptés,
Illuminée au front d'éclats et de veilleuses ;

Au pied des minarets penchant leurs mâts sculptés
Comme font des vaisseaux fatigués du voyage,
Mer bonne, elle s'apaise, et rêve à son vieil âge.

EL WAZZAN



SPHINX

à Mikhael Gurdjian.

Si, jadis, je naquis du primitif désastre,
moi, l'altier Poëte aux hymnes immortels,
si j'ai pris part, devant le flamboyant autel,
à la communion radieuse des astres,

Que me veux-tu qui viens des nocturnes espaces
toi de qui l'ombre énorme a dévoré l'Azur
et portes lâchement, comme un stigmate impur,
la marque du talon de l'homme sur la face ?

O Sphinx ! noir déserteur de l'abîme plus noir,
vers le sol désert qui t'aura vomi un soir
parmi l'étonnement muet du jeune monde,

Quel vertige versé de tes yeux sans Soleil,
Qui tournèrent sur moi leurs orbites profondes,
me fait tomber comme un enfant pris de sommeil ?

FRED. NOURRISSON



LA TURQUE[1]

Le soir descend; l'horizon est en flammes... Une voiture passe, lente comme un corbillard... Une Turque y palpite, mollement étendue. Dieu ! c'est une fille du crépuscule...
— Si elle regarde, on dirait qu'elle va s'éteindre...

Elle est pareille à une statue de cire. Quelle pâleur ! La gaze qui retombe le long de sa face semble le fin inceul de ses roses pâlies... — Si elle sourit, on dirait qu'elle va s'évanouir...

Elle veut parler, mais elle languit davantage... Son cœur fume comme un encens d'amour... Elle est reine des lueurs et des parfums... Un papillon las en quête d'un perchoir fleuri. — Si elle bouge, on dirait qu'elle va s'envoler.

Sa poitrine émue se soulève comme un océan... Elle veut aimer, s'évanouir dans un baiser, s'étioler, se faner et choir, épuisée, dans la tombe. — Si elle rougit de pudeur, on dirait qu'elle va s'embraser.

---

(1) Traduction M. S. (Gurdjian).

Abeille: — comme l'a dit Lamartine, — qui suce le cœur pour en tirer le miel de l'amour ; et moi, je l'appelle vierge dont le cœur est un ciel d'amour infini qui n'a pas encore d'horizon. — Si elle parle, on dirait qu'elle va se consumer...

Elle ne se consume pas, elle brûle, elle brûle toujours, pareille au cierge que la pauvresse allume à l'église... Elle est un feu chu du flanc igné de l'amour, et comme les étoiles, elle aime à scintiller la nuit.

— Et si elle meurt, on dirait qu'elle va renaître.

BEDROSSE TOURIAN (*)



(*) Poète arménien, né a Constantinople, mort en 1871 à l'âge de vingt ans, œuvre : drames, tragédies, poèmes d'amour et de patrie.

OMBRE

Quand, dans le jardin clos qu'endorment les féeries,
En robe de clarté tu promènes tes pas,
Les feuillages vers toi retombent en lampas,
Les fleurs sont à tes pieds des tas de pierreries.

Les sources de leurs flots imitent tes cheveux
Dans l'ombre dont chaque arbre a fait une dentelle,
Et chaque oiseau te chante, ivre de te voir telle,
Et la rose se tend vers toi, dans un aveu.

Tu passes cependant, altière, sans rien voir,
Vers les palmiers ouvrant leur palme en éventail
Fixant le regard froid de tes grands yeux d'émail.

Tu passes, sans vouloir t'unir à la nature,
Traînant derrière toi, comme une chevelure,
Ton ombre qui ressemble à quelque dragon noir.

COSTANTIN SOLIBAS



LES PALMIERS [1]

Voici que se déploie et dans l'air se déroule,
Le vert drapeau des palmes vertes;
Comme un frisson de soie il roule,
Vers les vastes plaines désertes.

Il roule, ainsi qu'un fleuve au front d'un viaduc,
Sur de hauts piliers ancestraux ;
Etincelant, il roule au soleil, mer de stuc,
Océan d'éclatants vitraux...

Sous les palmiers faisant un oratoire au rêve,
Allons, veux-tu, Kichuk-Hanem ?
Les palmes pour ton front élèvent
Leur calme éden.

La plaine est un parvis cruel,
D'or et de feu,
Sous les palmes vois-tu ce lit fait de dentelle
Obscure et bleue ?

IBRAHIM EL SANTAOUI

(1) Traduit de l'arabe



PANTOUM MALAIS

Les papillons jouent à l'entour sur leurs ailes ;
Ils volent vers la mer, près de la chaîne des rochers.
Mon cœur s'est senti malade dans ma poitrine
Depuis mes premiers jours jusqu'à l'heure présente.

Ils volent vers la mer, près de la chaîne des rochers...
Le vautour dirige son essor vers *Bandam,*
Depuis mes premiers jours jusqu'à l'heure présente,
J'ai admiré bien des jeunes gens.

Le vautour dirige son essor vers *Bandam*,
Et laisse tomber de ses plumes à *Patani.*
J'ai admiré bien des jeunes gens ;
Mais nul n'est à comparer à l'objet de mon choix.

Il laisse tomber de ses plumes à Patani...
Voici deux jeunes pigeons !
Aucun jeune homme ne peut se comparer à celui de mon choix,
Habile comme il l'est à toucher le cœur.



LE LUTH

Dans le harem désert dont les plafonds fléchissent,
Un luth abandonné, souvenir des jours clos,
Semble inviter les doigts à cueillir les sanglots
Qui dans ses fils lachés s'insinuent et se glissent.

Il fut la voix calmante, indolente et propice
Qui rhytmait le beau songe épars par les jets-d'eau.
L'Oubli sur le Harem a jeté ses rideaux,
Le Silence est venu, mystérieux complice;

Et le luth en qui dort le maoual des sultanes,
Bouche ouverte à l'oreille attentive du cœur,
Est un cercueil brisé d'où le Passé s'émane.

— O toi que le Présent navre d'une rancœur
Viens vers cet instrument, pour retrouver encore
L'Orient d'autrefois qui gît en ses flancs d'or !

EL WAZZAN



SA-KOUNTALA

Fragment

Je connais la puissance que donnent les austérités ; cette jeune fille est sous la dépendance d'un autre, je le sais ; et cependant mon cœur ne peut s'en détacher, pas plus que l'eau ne s'écoule d'un endroit profond.

Dieu puissant, dont les armes sont des fleurs, par toi et par le dieu de la lune, auxquels on devrait pouvoir se fier, la foule des amoureux est complètement abusée.

Tes flèches composées de fleurs, les rayons de la lune dont la nature est d'être frais, voilà deux choses qui sont fausses pour les êtres tels que moi !

La lune lance le feu avec des rayons sortis d'une source glacée, et toi, tu donnes à tes flèches de fleurs la solidité du diamant.

Aujourd'hui, sans nul doute, le feu de la colère de Civa brûle encore en toi, comme le feu sous-marin au fond de l'océan ; autrement, ô Amour, toi dont il ne reste plus que la cendre, comment serais-tu si brûlant pour les êtres tels que moi !

Quoique ce dieu qui a un monstre marin pour emblème apporte à mon cœur une souffrance incessante, je l'en remercie, s'il frappe en prenant aussi pour but cetet jeune fille aux longs yeux.

Quand j'ai en vain, par des centaines de sacrifices non interrompus, cherché à augmenter ta gloire, ô Amour, est-il juste, en attirant la corde de ton arc jusqu'à ton oreille, de lancer tes flèches sur moi seul ?

Les tiges des fleurs qu'elle a cueillies ne se sont pas encore refermées, et leurs coupures paraîssent encore humides d'un suc laiteux. Combien la fraîcheur de la brise rend ce lieu agréable !

On peut respirer à l'aise le souffle du vent qui, avec les parfums du lotus, emporte des parcelles des vagues de la Mâlinî, que reçoit mon corps enflammé par l'amour.

Une trace de pas toute fraîche, élévée en avant, profonde en arrière, à cause de la pesanteur de ses hanches, est visible à l'entrée du bosquet où se trouve un sable jaunâtre.

KALIDASA



(1) Traduit du Sanskrit.

L'ALMÉE

Au chant de la cithare et du luth, le tambour,
Marquant une mesure à l'allure barbare,
Guide l'almée en danse et jamais ne l'égare,
En quelque pas discord, inharmonique ou lourd ;

Elle semble épouser son fredonnement sourd,
Et faire en lui sonner sa torsion bizarre ;
L'instrument la poursuit sans qu'un trouble l'effare,
Docile à ce beau corps, s'excitant à l'amour.

Et tandis qu'il la chante, arrachant de son âme,
L'enivrement sacré de ses ardeurs de femme,
Faite pour triompher des cœurs et des douleurs,

L'almée, exténuant de ses mains inquiètes
Le cuivre cristallin des vives castagnettes,
Se fait rhythme, et cadence, et prestige, et couleur.

EL WAZZAN



LE NIL

Large, étale, majestueux, sous l'azur pâle,
Mirant en ses canaux les ailes de ses canges,
Le Nil, antique fleuve où trempèrent nos langes,
Vers l'infini s'en va, sans frissons et sans râle.

Il fuit, comme un serpent glisse, silencieux ;
— Et c'est bien un serpent rampant dans le décombre,
Des villes d'autrefois, formidables, sans nombre,
Et levant des palais, des temples, vers les cieux.

Il fuit : Lui qui naquit au pays du mystère,
Aime d'amour profond la solitude austère.
Et court à son néant sans crainte ni sanglot.

Manteau drapant ses plis sur l'Egypte divine,
Nil, ô grand Hopi-Mou, père sacré des eaux,
J'aime l'amer dégoût qu'en ton sein je devine...

Et conforme mon cœur au miroir de tes flots.

TRISTAN LENOIR



TES YEUX

Tes yeux comme deux puits où les ténèbres songent,
Tes yeux noirs, étoilés comme les nuits sereines,
Sont deux caveaux profonds où mon âme, à mains pleines
Apporte les désirs étranges qui la rongent.

Ton corps a des palmiers les flexibles souplesses
Et tes cheveux ainsi que des palmes s'inclinent;
Ta tête a des façons de se pencher calines,
Un ciel d'astres frissonne aux rubans de tes tresses.

Tes mains, tes pieds ornés d'anneaux et de grelots
Répètent, on dirait, en gestes, les sanglots
Qu'en mon sein comme aux parcs une vasque murmure;

Et ta bouche m'appelle, entrouverte avec art
Par la pourpre rougeur qu'y déposa le fard
Du papillon sanglant des roses de luxure.

CONSTANTIN SOLIBAS



FRAGMENT

Quand la calleuse plante de mes pieds frappe la dure terre, elle pile les cailloux et les fait jaillir en étincelles. Quand ma faim m'impose ses conditions, je l'esquive plusieurs fois, je la leurre et l'égare jusqu'à ce que je l'extermine

Je tords mes entrailles, comme le fileur de cordes fait un câble, et je les enroule sur la faim comme lui sur un bâton.

Dès le matin, je n'avale qu'une bouchée et ma course débute. Je suis un loup aux fesses maigres, au poil gris ; une solitude le conduit à une autre solitude. Il part au jour naissant, étranglant dans ses entrailles la famine ; il suit le vent et trotte ; il saute dans les ravins et trotte encore... Les loups efflanqués dont la face est blanchie par l'âge, lui répondent...

Si maigre que je sois, j'aime faire mon lit sur le visage de la terre ; je me plais à étendre sur elle les vertèbres pointues de mon dos qui s'y repose. Un bras sans coussin de chair est mon oreiller. Ses sèches jointures ont l'air d'une jonchée d'osselets devant un joueur. Exposé au soleil brûlant, telle la vipère des déserts, le corps presque nu et les pieds libres, je vous témoigne que la patience est mon esclave ; car je lui ai volé son manteau pour en

vêtir mon cœur d'hyène, et la dureté de mon cœur vaut mieux que de molles sandales.

Que de fois j'ai laissé ma tête prendre le soleil, à travers les déchirures de mon manteau. Les coups de vent soulevaient les touffes compactes et agglutinées de ma sauvage chevelure, que le peigne ni les parfums ne fréquentent plus. Les poux y sont à l'aise sous la tente d'une crasse solide, qu'une année, vierge de lavage, a étendue en enduit.

Que j'en ai parcouru, avec mes seuls pieds, de ces plaines désertes et sans fin ! Que j'en ai atteint de ces horizons plats, aussi dénudés à la ronde que le dos d'un bouclier ! Je gravissais alors un sommet, les biches au poil roux allaient et venaient autour de moi ainsi que de jeunes filles traînant la queue de leur voile. Douces comme une famille de petites sœurs, elles s'apprivoisaient le soir, et elles me regardaient, tel un jeune bouc aux pattes blanches et aux cornes torses, gravissant le flanc de la montagne pour gagner un asile solitaire.

CHANFARA

DIVANS

Assis sous sa cathèdre ouvrée en éventail,
Le Sultan, que Vizirs et Ulémas entourent,
Tient le Divan sacré des choses de la Cour
Dans le jardin royal que le printemps émaille.

Plus loin, c'est une chasse où filent les gazelles,
Où les minces chevaux gravissent les rochers
Comme si sous les pieds il leur naissait des ailes;

Et, plus loin, le Harem, où des femmes penchées
Font résonner des luths sous des archets fragiles,
Tandis que la Sultane, avec les Favorites,
— Dans un Kiosque pareil à ces frêles guérites,
Qu'à l'idole cisèle un saint aux doigts agiles, —
Semble d'un paradis appeler les extases
Et respire l'encens offert par de longs vases.

MIKAÏL TURINI

DE LA TERRASSE

Tours, minarets, coupoles, dômes et montagne,
Dressant l'invocation humaine dans les airs !
De cette masse il sort un bruit comme des mers ;
Un brouillard oublié par l'aube aux formes stagne.

Puis le soleil, boulet lancé par l'infini,
Monte, et son disque en feu trace un arc d'or immense.
Le ciel se décolore alentour, puis jaunit...
L'horizon sous ce dard puissant se désencense.

La brume se dissipe et midi va venir
Avec son morne azur d'acier...

La ville au creux des monts semble se racornir
Comme un sarment dans un brasier...

JEANNE DE STAR

POÈME

Tu sommeilles. Je vois tes yeux sourire encor,
Ta gorge, ainsi deux beaux ramiers prennent l'essor,
Se soulève et s'abaisse au gré de ton haleine.
Tu t'abandonnes, lasse et nue et tout en fleur,
Et ta chair amoureuse est rose de chaleur.
Ta main droite sur toi s'allonge au creux de l'aine
Et l'autre sur mon cœur crispe ses doigts nerveux.
Ce taciturne émoi flatte ma convoitise.
Ta bouche est entr'ouverte et ton souffle m'attise
Et le mien qui s'enfièvre agite tes cheveux.
Vivant coffret rempli de nard, de myrrhe et d'ambre,
Tu répands tes parfums irritants dans la chambre.
Je te respire avec ivresse en caressant,
Comme un sculpteur modèle une onctueuse argile,
Ton corps flexible et plein de jeune bête agile.
La lumière étincelle à tes cils, et le sang
Peint une branche bleue à ta tempe fragile.
La ligne qui suspend chez toi l'épaule au sein
Emprunte aux purs coteaux nocturnes leur dessin.
Ta peau ferme a le grain du marbre et de la rose.
Et moi je dis tout bas pendant que je repose
Mon regard amoureux sur tes charmes choisis:
« La gazelle couchée au frais dans l'oasis
N'est pas plus douce à voir que la femme endormie,
Et les lys du matin jalousent mon amie ».

CHARLES GUÉRIN

SONNET [1]

Quand je suis seul, songeant à celle qui m'enrêve
Mes sens me la font voir en tout ce qui séduit:
Dans les soupirs du luth que la cithare suit,
Dans les vallons riants où la lune se lève.

Dans les prés pleins de fleurs, dans l'aube qui s'achève
Muant en diamants les larmes de la nuit ;
Dans les champs odorés par le matin qui fuit
Où passe le zéphyr en sa robe de rêve.

Je la vois en tous lieux, la sens dans les parfums,
La respire dans l'air où se meurent les roses,
Dans les salons emplis par les encens défunts;

Mais je ne la possède en ses métamorphoses
Que lorsque, vers ma lèvre élevant le cristal
D'une coupe, je bois un vin oriental.

EL WAZZAN

(1) Traduit de l'Arabe.

QUATRAINS[1]

I

La goutte d'eau s'est mise à pleurer en se plaignant d'être séparée de l'Océan.

L'Océan s'est mis à rire en lui disant: C'est nous qui sommes tout;

En vérité, il n'y a pas en dehors de nous d'autre Dieu, et si nous sommes séparés, ce n'est que par un point presque invisible.

II

Cette cruche a été comme moi une créature aimante et malheureuse;

Elle a soupiré après une mèche de cheveux de quelque jeune beauté.

Cette anse que tu vois attachée à son col était un bras amoureux passé au cou d'une belle.

III

Bien que ma personne soit belle, que le parfum qui s'en exhale soit agréable,

Que le teint de ma figure rivalise avec celui de la tulipe et que ma taille soit élancée comme celle d'un cyprès,

Il ne m'a pas été démontré cependant pourquoi mon céleste peintre a daigné m'ébaucher sur cette terre.

KÉYAM

(1) Traduit du Persan

LA CAVALE [1]

La cavale qui m'emporte dans le tumulte a les pieds longs, les crins épars, blanchâtres, se déployant sur son front.

Son ongle est comme l'écuelle dans laquelle on donne à manger à un enfant. Il contient une chair compacte et ferme,

Ses talons sont parfaits, tant les tendons sont délicats,

Sa croupe est comme la pierre du torrent qu'a polie le cours d'une eau rapide.

Sa queue est comme le vêtement traînant d'une épouse.,.

A voir ses deux flancs maigres, on croirait un léopard couché.

Son cou est comme le palmier élevé entre les palmiers auquel a mis le feu un ennemi destructeur.

Les crins qui flottent sur les côtés de sa tête sont comme les boucles des femmes qui traversent le désert, montées sur des cavales, par un jour de vent.

Son front ressemble au dos d'un bouclier fabriqué par une main habile.

Ses narines rappellent l'idée d'un antre de bêtes féroces et d'hyènes, tant elles soufflent violemment.

Ses poils qui couvrent le bas de ses jambes sont

(1) Traduit de l'arabe

comme des plumes d'aigle noir, qui changent de couleur quand elles se hérissent.

Quand tu la vois arriver à toi tu dis : C'est une sauterelle verte qui sort de l'étang.

Quand elle s'éloigne de toi, tu diras : c'est un trépied solide qui n'a aucune fente.

Si tu la vois en travers, tu diras : Ceci est une sauterelle qui a une queue et la tend en arrière.

Le fouet en tombant sur elle produit le bruit de la grêle.

Elle court comme une biche que poursuit un chasseur.

Elle fait des sauts pareils au cours des nuages qui passent sur la vallée sans l'arroser, et qui vont se verser sur une autre.

TARAFA



FRAGMENT[1]

Tous les soirs suis-je donc condamné à être poursuivi de l'ombre de Chemmâ? Quoiqu'elle aît éloigné de moi sa demeure, causera-t-elle mon insomnie ?

A l'heure de la nuit je vois de son côté s'élever vers la contrée du Rian un éclair vacillant qui vibre.

Je veille pour le regarder; il ressemble à la lampe de l'ennemi brillant dans une citadelle bien fermée, inaccessible.

O mère d'Omar? c'est une tour que redoute le vil poltron; sa tête se lève comme une pointe aiguë.

Les petits nuages blancs s'arrêtent sur son sommet; on dirait les fragments de toiles que tend un tisserand. J'y ai monté, les étoiles enlacées comme un filet la touchaient; j'y ai atteint avant que l'aurore fût complète,

Les étoiles tendant vers le couchant semblaient ces blanches vaches sauvages qui s'enfuient du bord de l'étang où elles s'abreuvaient.

Traduit de l'arabe

J'avais un arc jaune que la main aimait toucher ; mais moi seul l'avais touché ; comme une femme chaste, nul ne l'avait tenu que moi.

J'étendis sur mon arme mon vêtement qui l'a protégée toute la nuit contre la place qui s'entrelaçait dans l'air.

Le chemin qui conduit au château est uni comme le front d'une épouse, et je ne m'aperçus pas de sa longueur.

Les rangs de pierre qui le bordent sont comme les deux os qui s'élèvent de chaque côté de la tête.

RABIAH BEN AL KOUDEN



A KAIRA LA VICTORIEUSE

Voici que défaillante au suprême tombeau,
Ville qui fûs la gloire et qui deviens l'extase
La ruine te vêt, cendre de ton flambeau,
Et de l'amour des cœurs pieux te fait le vase ;

Que c'est la fin, que, sur ta mer, vieux mâts penchants,
Les minarets ont des brisures de détresse,
Que l'épervier rôde sur toi, et que les chants
Se font plus morts autour du spectre que tu dresses.

O je t'aime ! Voici ta grave majesté !
Voici qu'enfin tu vis ton âme dans son voile,
Que ta beauté vient en vieillesse s'attester,
Que sur toi va pouvoir être vraie une étoile !

Je t'aime ! ô toi que nul n'aimera plus longtemps,
Je t'aime ! car tes murs éteignant leur alarmes,
Laissent choir, du bonheur d'être vaincus du Temps,
Leurs pierres à tes pieds, écroulement de larmes.

Je t'aime, et je me plais en tes sombres détours
Noircis par un lointain et puissant incendie ;
Voici que tes palais aux airs rogues de tours
Me sont cette prison que partout je mendie.

Oh ! m'égarer en toi, sublime des haillons
Que le soleil aux seuils incruste en pierreries,
Et dans ton peuple roi que tu vêts de paillons
Rouler, comme en le flot la feuille se charrie !

Sentir sur moi tomber dans les dards de l'azur,
Les grains du chapelet de la moucharabie
Que l'heure pousse avec son doit agile et sûr,
M'enivrer dans tes souks de parfums d'Arabie !

Te vivre ! En le réseau que les mouches te filent
— Linceul où tu reposeras mieux qu'en tes forts —
Me prendre et me nimber de tes vapeurs fébriles
Et m'irréaliser dans une poudre d'ors !

Ta poussière te mêt un somptueux manteau
Que les rois envieraient, s'ils n'étaient dans la tombe,
— La tombe, leur nocturne et funèbre château —
Et qui depuis ton front jusqu'à tes pieds retombe.

Et tes femmes en noir s'en vont par les portiques,
Mêlant leur deuil muet à ton silence saint,
Prêtresses te suivant aux infinis mystiques
A qui tu confias tes ancestraux desseins.

O te voici royale en tes membres épars!
Tu te livres, ouvrant sur ton ombre future
Tes portes de granit où s'incrustent les arts
De la race immolée et donnée en pâture!

Salut! cité jetant ta fumée en encens,
Où râlent les derniers ferments des théurgies!
Tu sembles sous la nue, aux grands couchants rougie,
Lever l'urne funèbre où se caille ton sang.

Ville sacrée, ô ville, enfin te voici toute
Epanouie aux cendres tombant de ta torche;
Ta flamme fume et meurt en noircissant la voûte,
Et, grand palais vaincu, l'ombre entre par ton porche.

Salut! Moi j'attendais que viennent les oublis
Pour te connaître et voir ta majesté dernière;
Et j'entre, et te contemple endormie en les plis
De ton linceul de nuit profonde et de lumière.

EMILE BERNARD

TABLE

FIN

Le Parnasse Oriental

Ou Anthologie des poëtes de l'Orient, paraissant chaque mois sur 8 pages et sous couverture, formera par année un superbe volume de luxe d'un prix inestimable ; car, limité au tirage de cent exemplaires, il aura, outre sa valeur d'art, une valeur de rareté.

Abonnements

Par an { Egypte 12 p. eg. (3 francs)
Etranger (4 francs)

Direction : E. BERNARD - Beth el Bahri LE CAIRE (Egypte)



Imprimerie E. MESSINA & Cie.